

Débarquement: «Le Jour J marque l'avènement de la superpuissance américaine»

1. [Actualité](#)
2. [International](#)



Par [Maurin Picard](#)

Mis à jour le 05/06/2019 à 16h59 | Publié le 05/06/2019 à 16h59

INTERVIEW - Pour l'historien américain John McManus, ses compatriotes ont tendance à oublier le tribut payé par la France, et la Normandie en particulier, lors de la bataille du bocage après le Débarquement.

L'historien américain John McManus, de l'université du Missouri, a publié de nombreux livres sur la Seconde Guerre mondiale et le débarquement de Normandie en particulier, notamment *The Dead and Those About to Die: D-Day: The Big Red One at Omaha Beach* (Dutton Caliber 2015, réédition 2019) et *The Americans at Normandy: The Summer of 1944-The American War from the Normandy Beaches to Falaise* (Forge Books, 2004)

LE FIGARO. - La Normandie est-elle un point tournant de la Seconde Guerre mondiale, et pourquoi a-t-elle tant de poids dans la conscience collective des États-Unis, très attachés aux commémorations annuelles en France?



John McManus - Crédits photo : Crédit : Collection Personnelle

John MCMANUS. - D'un point de vue purement stratégique, la Normandie ne revêt pas un caractère aussi déterminant que les batailles de Midway, El Alamein ou Stalingrad. Mais elle est un point de départ pour le peuple américain. Celui à partir duquel se forge une unité inébranlable, mue par la volonté d'aller jusqu'à la victoire finale, quel qu'en fût le prix. À cet instant, il s'agit d'un combat du Bien contre le Mal, et personne ne doute d'être du bon côté. C'est une guerre de masse et, fait suffisamment rare, une guerre populaire. La charge symbolique de l'assaut en Normandie est en ce sens démesurée. Elle explique l'attachement particulier de l'Amérique à ces commémorations.

» **LIRE AUSSI - [Débarquement: «Je me demande comment nous avons réussi un tel exploit»](#)**

Et pourtant, que ce fut long depuis le raid japonais contre Pearl Harbor, le 7 décembre 1941.

Oui, il a fallu presque trois ans pour parvenir à organiser cette extraordinaire armada censée ouvrir un «second front» (après celui de l'Est). Parmi tous les pays impliqués dans la coalition alliée, seuls les États-Unis disposaient des moyens non seulement pour lancer cette invasion, mais pour soutenir

la campagne de libération de l'Europe occupée qui allait suivre. Durant l'année qui suivit le Débarquement, les Américains représentaient les deux tiers des effectifs engagés au combat, et je ne parle pas des moyens financiers déployés. À mesure que ces effectifs gonflaient, ceux de la Grande-Bretagne et du Canada rétrécissaient, pour ces deux pays démographiquement à bout de souffle.

«Je ne pense pas que les Américains auraient pu accepter quelque position subalterne, au vu des effectifs engagés»

La nomination d'Eisenhower, un général américain, au poste de commandant suprême des armées alliées en Europe a-t-elle souffert la moindre contestation et quelle importance revêt-elle?

Je ne pense pas que les Américains auraient pu accepter quelque position subalterne, au vu des effectifs engagés. Ce fut néanmoins une immense déception pour le maréchal anglais Alan Brooke, chef de l'état-major impérial, à qui Winston Churchill avait promis par deux fois que cet honneur lui échoirait. C'est assez osé, car Churchill ne pouvait à l'évidence garantir un tel acte de foi. Brooke était pessimiste sur les chances de l'invasion, mais cela correspond à sa personnalité, intrinsèquement fataliste.

Curieusement, dans le mois précédant l'invasion, il perd progressivement pied dans les préparatifs logistiques de l'opération, tout en continuant d'assister aux réunions d'état-major présidées par Eisenhower. C'est peut-être ce qui explique ce manque d'optimisme déroutant: il ne mesurait plus l'ampleur des moyens et des stratégies mises en œuvre pour faire du Débarquement un succès.

«Ike» avait ses doutes, lui aussi, sur les chances de succès d'«Overlord». Il redoutait un désastre et avait même écrit une lettre assumant la pleine et entière responsabilité pour le cas où le Débarquement aurait abouti à un fiasco. Était-ce à cause du sort de ses hommes, qu'il ne prenait pas à la légère?

Eisenhower se souciait énormément de la condition des soldats placés sous ses ordres. Il avait cette connexion exceptionnelle avec eux. J'en veux pour preuve ce qui s'est passé au sujet des divisions parachutistes censées lancer l'invasion dans la nuit du 5 au 6 juin. Le maréchal de l'air anglais Trafford Leigh-Mallory multipliait les déclarations alarmistes, prédisant de 80 à 100 % de pertes. Quelque chose d'horrible à entendre pour un commandant en chef! A fortiori concernant des troupes d'élite, choyés comme pouvaient l'être les régiments paras américains. «Ce sont mes meilleurs hommes, la crème de la crème, pensait Eisenhower. Je ne peux juste pas me résoudre à les jeter avec l'eau du bain.»

«Ce qu'il fait au soir du 5 juin - aller regarder les yeux dans les yeux ces parachutistes qu'il pense envoyer à une mort certaine, est révélateur du caractère d'Eisenhower»

Il est amusant de remarquer qu'il a longtemps exprimé un certain scepticisme vis-à-vis d'opérations aéroportées d'ampleur divisionnaire, la capacité de larguer d'importantes formations derrière les lignes ennemies pour obtenir des résultats probants. Il était marqué par le bain de sang que fut l'opération «Merkur», la conquête allemande de la Crète par les airs en mai 1941. Ce qu'il fait au soir du 5 juin - aller regarder les yeux dans les yeux ces parachutistes qu'il pense envoyer à une mort certaine, ces éclaireurs du 502^e régiment de la 101^e Airborne à Greenham Common, est révélateur du caractère d'Eisenhower. Il est l'homme le plus puissant du monde, à la tête d'une armada sans précédent. Et quand sa décision est prise, il est contraint de confier les clés de l'entreprise à des hommes plus jeunes.

Mais Eisenhower croit en ses commandants pleins d'allant: Matthew Ridgway, James Gavin, Maxwell Taylor. Juste après les propos terribles de Leigh Mallory, il se tourne vers Omar Bradley, le général en charge des forces américaines au sol, qui s'empresse de lui rappeler combien les largages paras sont nécessaires pour conforter la tête de pont d'Utah Beach, menacée par l'acheminement des renforts allemands depuis l'intérieur des terres.

On retrouve Ridgway à la Maison-Blanche dix ans plus tard, le 29 avril 1954. Il est question d'ordonner ou non des frappes atomiques contre les assiégeants viêt-minh du camp retranché français de Diên Biên Phu, en Indochine. À ses officiers, le président Eisenhower pose la question: «Dites-moi comment cela va finir.» Et il préfère renoncer, malgré les suppliques du gouvernement français.

À Diên Biên Phu, sa remarque illustre une certaine ambivalence: d'un côté, il est un «guerrier froid» pur et dur. Il souhaite réellement endiguer l'influence communiste croissante en Asie, après l'armistice en Corée l'année précédente, et interdire au Viêt-minh la conquête de toute l'Indochine. De l'autre, il ne veut pas d'une guerre directe contre la Chine. Et il pose donc la question que doit se poser tout président américain sur le point de s'embarquer dans une nouvelle aventure militaire: «Dites-moi comment cela va finir.»

Avec le recul, le Jour J marque-t-il l'acte de naissance de la pax americana, ce symbole d'une puissance incommensurable, certainement inégalable à ce jour, malgré l'émergence de pôles antagonistes après la guerre froide?

Oui, le Débarquement marque la naissance de la superpuissance américaine, si l'on adopte une vision plus globale: l'offensive combinée en Normandie n'est qu'une opération parmi celles enclenchées simultanément sur des théâtres éloignés: la bataille de l'Atlantique contre les sous-marins allemands, la campagne d'Italie et la conquête des îles Mariannes (débarquement sur Saipan, 15 juin 1944), dans le Pacifique, les fronts de Nouvelle-Guinée et de Birmanie. C'est extraordinaire en termes de projection de puissance.

«Il est important de rappeler le prix payé par la France, et la Normandie en particulier, en termes de dévastation. Mes compatriotes ont tendance à oublier un peu vite le tribut payé par la population française»

La Normandie, vous insistez là-dessus, a été ravagée par la bataille du bocage.

Oui, il est important à mes yeux de rappeler le prix payé par la France, et la Normandie en particulier, en termes de dévastation. Mes compatriotes ont tendance à oublier un peu vite le tribut payé par la population française. Ils ont tendance à ressasser leurs propres pertes, en négligeant celles de leurs alliés. En amont du Jour J, l'entreprise de désorganisation des transports ferroviaires allemands causa des destructions sans précédent pour tant de villes françaises, à l'exemple de Saint-Lô. Ce carrefour commercial de l'Ouest français avait déjà connu de nombreuses invasions dans l'histoire, mais jamais d'aussi destructrices que celle de 1944, pourtant orchestrée par une armée de libération! Il faut ancrer ce point dans la mémoire collective: combien les peuples libérés ont souffert de cette campagne, ironie suprême, venue les affranchir de leurs chaînes.

» **LIRE AUSSI - 75 ans après, nous avons retrouvé les héros français du Débarquement**

La controverse actuelle sur la contribution américaine à la paix et à la sécurité dans le monde nous ramène aux intentions exprimées en 1944. Les fins justifiaient-elles les moyens, et le coût,

humain et matériel? En d'autres termes, si les Américains combattaient pour la «liberté», de quelle liberté parle-t-on?

Nous devons toujours nous interroger sur la notion de liberté, sur ce qu'elle signifie pour nous. Et les Américains ont toujours été incapables de s'accorder là-dessus! Si l'on en est là, imaginez combien cela devient inextricable à l'échelle des vingt-neuf États membres de l'Otan aujourd'hui. Le fait est là que les Américains estiment avoir fait tant et plus depuis soixante-quinze ans pour la défense de cette sécurité collective, sur le plan financier comme en première ligne. Que cette perception soit correcte ou non, elle est en soi un argument politique. Mais l'Otan a déjà connu tant de hauts et de bas au fil des années. Elle a su prouver son extrême solidité en soixante-dix ans, fondée sur un corpus de valeurs communes. Il s'agit toujours de la plus puissante alliance militaire de l'histoire de l'humanité.

«Ce que nous avons vu en 1944-1945, c'est la volonté de l'Amérique de s'engager sur le long terme, rester longtemps dans un pays libéré et le transformer pour le meilleur, avant de s'en aller»

Ce qui nous ramène aux intentions poursuivies par l'exécutif américain: à ce «dites moi comment cela va finir» cher à Eisenhower. Quels efforts accomplis après la Normandie ressortent-ils par leur caractère exceptionnel?

Ce que nous avons vu en 1944-1945, c'est la volonté de l'Amérique de s'engager sur le long terme, rester longtemps dans un pays libéré et le transformer pour le meilleur, avant de s'en aller. La décision fut prise alors de reconstruire l'Allemagne, le Japon, la Corée du Sud. Mais c'est une affaire de volonté politique. Elle existait en 1945. Dans le cas du plan Marshall, il s'agissait de financer la reconstruction de pays alliés, ceux avec lesquels les États-Unis avaient combattu côte à côte parfois durant deux guerres mondiales! Et malgré cela, il fallut une sérieuse crise politique pour le porter sur les fonts baptismaux. Le succès de la reconstruction de l'Europe occidentale demeure en soi sans précédent. Mais je ne pense pas que l'on puisse comparer cet événement unique dans les annales avec les soubresauts contemporains.